

Gilbert Kahn a réuni et confronté différentes expressions d'un même cours d'Alain. Cette leçon, datée par Jean Chateau du 13 décembre 1926, apparaît, dans la version de Simone Weil reproduite ici dans son intégralité, comme conforme non seulement au mouvement que l'on saisit identique ailleurs, mais, semble-t-il, à l'expression même du maître. Certaines formules ne trompent pas. Elles donnent, en tout cas, le ton de cette pensée en acte qui était propre à l'enseignement d'Alain professeur.

SIMONE WEIL - 13 décembre 1926

COURS D'ALAIN « L'OBJET »

Jusqu'ici, nous avons décrit une représentation du monde qui semble être purement subjective. La multiplicité qualitative des couleurs, des sons, des odeurs, vient de moi, me représente une variété, des changements dans mon propre corps ; toutes les sensations expriment un mélange inextricable de la nature de mon corps et de la nature extérieure, comme Protagoras disait. La couleur est composée de la lumière et de mon oeil. L'on essaye, mais en vain, de faire au toucher un sort à part ; il est plus évident encore que la pression dépend de mes muscles tendus, la chaleur de l'état de mon corps, comme montre l'illusion de l'eau à la fois chaude et froide.

Nous ne sentons que nous-mêmes, nous ne percevons que nous-mêmes ; tout est sur moi et en moi, et, même pour la vue, qui semble nous présenter le lointain, tout est dans mes yeux, dans mon corps. Rien n'est au-dehors, sinon en ce sens, que les impressions présentes en annoncent d'autres, cette affiche jaune, cette étoile que je vois ne pourraient pas être plus près de moi, puisque je les connais. Le creux de l'espace n'est que la signification de certaines sensations par rapport à d'autres ; ainsi ce que je vois, je pourrais le toucher ; ce que j'entends, je pourrais le toucher et le voir. Ce qui creuse l'espace devant moi, c'est l'élan, le beau départ : ainsi l'image du couloir ne contient pour la vue aucun chemin, mais je me précipite avec une entière confiance, et c'est ce départ retenu qui creuse l'espace.

Ces anticipations qui donnent forme à l'objet ne nous représentent pas un ordre du monde tel qu'il est ; elles ne nous donnent qu'un ordre des apparences. Elles ne nous donnent qu'une perspective, pour les yeux et pour tous les sens, c'est-à-dire les rapports des distances ; non pas un ordre des choses, mais le rapport des choses à moi. Rapport qui change à tout moment par le moindre mouvement ; l'aveugle aussi bien change tous les problèmes du mouvement par le moindre mouvement. Cette nouvelle perspective n'est pas plus vraie que l'autre. Aucune perspective n'est vraie ; la perspective n'exprime qu'un point de vue sur les choses, propre à moi, et inconstant. Autant de positions de mon corps, autant d'univers. Et souvent nous confondons ce qui est de nous et ce qui est de l'objet, prenant nos mouvements pour ceux des choses ; ainsi quand nous sommes en bateau, « les villes et les bois et la terre s'éloignent », comme dit Virgile ; de même, l'étoile se lève

et se couche. En nos perceptions, deux successions sont mêlées, la succession des événements du monde et celle qui résulte de ce que je parcours le monde. D'où nous voudrions dire que le premier espace est subjectif, qu'il est aussi un mélange de ma nature et de la nature du monde.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que ce tableau subjectif d'un espace qui ne serait que mon espace, qui ne serait que l'ordre de mes sensations rangées comme en un tableau, ne se suffit pas à lui-même ; qu'une représentation, comme pur état de conscience, et d'où j'aurais à partir pour aller chercher un monde, est une fiction ; le sujet et l'objet sont corrélatifs ; ils sont donnés à la fois, et non pas l'un sans l'autre ; et n'ont de sens que l'un par l'autre. Tout est subjectif, c'est une parole qui n'a pas de sens, comme l'a vu Kant en son célèbre théorème.

Les sensations n'apparaissent pas primitivement, les apparences ne commencent pas par apparaître. L'on ne voit des couleurs que quand on voit des objets, sans quoi l'on éprouve seulement un sentiment, comme la tristesse ou la joie. Dès que les sensations apparaissent, elles apparaissent tout au moins comme signes les unes des autres. Il n'apparaît que des objets, il ne peut apparaître que le véritable monde. La pure apparence n'apparaîtra jamais ; un spectre qui n'est pas une chose n'apparaîtra jamais. L'on trouve dans Lagneau deux définitions de l'espace : l'espace est subjectivement, dit Lagneau, la représentation d'une loi suivant laquelle nos sensations sont liées ; objectivement, la liaison de tous les êtres et le lien commun des esprits. Cette distinction ne paraît pourtant pas soutenable ; l'on se trompe encore en croyant que l'espace est premièrement une vue subjective du monde. L'espace est subjectif en même temps qu'objectif ; l'apparence n'est apparence que par l'objet. Distinguer les différents sens, cela suppose pour moi la connaissance de mon propre corps comme réel. Il faut connaître mon corps pour connaître la position, les mouvements de mes yeux ; et tant que je n'ai pas appris que j'ai des yeux, en les fermant, en les mouvant par l'intermédiaire du corps, je ne puis parler d'impressions visuelles. Sans cette connaissance, les couleurs et les sons seraient autant joints, autant confondus que deux odeurs simultanées. Le tableau subjectif et pourtant coloré comme une carte géographique est une fiction ; car il suppose au moins que je connais mon corps, et c'est connaître tout l'univers comme réel. Car c'est savoir que le corps n'est pas tout l'univers, puisqu'il a des limites, et que pourtant il est dans l'univers. Rapporter les sensations aux parties du corps, ce n'est pas une étape vers l'objectivité, c'est l'objectivité tout entière. Si mon corps existe réellement, l'univers existe au même titre ; car connaître mon corps, c'est connaître la limite de mon corps et des autres corps.

Selon la définition de Lagneau, l'espace, même subjectif, est la représentation d'une loi, or une loi n'est pas quelque chose de subjectif. Qu'est-ce qu'un lieu ? La grande erreur est de croire qu'un lieu est une donnée n'impliquant pas la réalité de l'objet. Le lieu n'est pas une simple possibilité ; c'est une source commune de sensations pour mes divers sens. Quand je connais un lieu, je connais une loi, c'est-à-dire que je connais un seul objet comme source commune des sensations. Un seul objet, tel est le soutien de l'espace. Ce qui fait que je pense l'espace, ce n'est pas que j'ouvre les yeux ou que je palpe ; c'est que je rassemble dans un objet unique les sensations qui parviennent à mes yeux et à mes doigts. Si l'espace était subjectif, s'il était formé sans supposition sur un objet, non pas apparent, mais réel, source de mes sensations, sur un ordre d'objets, sur un ordre de mes sensations indépendant de moi, sur un monde, il n'y aurait pas d'espace. Il n'y a pas d'espace subjectif. Percevoir l'espace, c'est autre chose que sentir et pressentir, comme fait la Sibylle ; c'est penser. Toutes les impressions de la Sibylle sont rassemblées à la manière des odeurs ; la Sibylle

exprime le monde, mais ne se le représente pas. Il lui manque tout, parce qu'il lui manque le jugement sur l'objet. La condition nécessaire de la perception de l'espace, ce n'est pas simplement la réceptivité des sens ; la perception est une fonction d'entendement. Le degré inférieur ne commence jamais à exister que par le degré supérieur, l'espace subjectif n'existe qu'après ou en même temps que l'espace objectif, mais ne peut le précéder. L'espace subjectif n'existe que par l'entendement ; ce que montrent deux analyses également puissantes, l'analyse du *Théétète* sur le cheval de bois, et l'analyse du morceau de cire. La critique suppose amplement connues ces choses. L'idée exprimée dans le célèbre passage du *Théétète* concernant le cheval de bois, c'est qu'un sens ne connaît pas ce que connaît l'autre. Ce n'est donc pas un des sens qui connaîtra qu'il y en a d'autres, ni en quoi ils s'accordent. Par quel sens savons-nous que tous nos sens nous représentent un même monde ? Il faudrait un sens commun, qui aurait son siège par exemple dans le cerveau, ou dans une partie du cerveau. Mais du moment que cette partie sera un corps, et par suite aura elle-même des parties, il sera toujours vrai qu'il n'y a point de partie qui connaisse ce que connaissent les autres ; il n'y a point de partie où le tout se rassemble. Pourquoi donc est-ce que je ne perçois pas un monde de couleurs, un monde de sons, un monde d'odeurs, mais un seul monde ? Qu'il n'y ait qu'un seul monde, un seul objet, c'est ce qui fonde tous les principes scientifiques ; et cela ne peut avoir d'autre sens que ceci : qu'il y a pour les sensations de tous les sens une source commune, une même source. L'on pourrait démontrer ainsi tous les principes de la science, et rapprocher sensibilité et entendement plus que Kant ne l'a fait. Dans la perception est déjà contenue toute la science. Cette idée est ce que semblait poursuivre Lagneau ; mais c'est certainement une erreur, puisque dans le cours sur la perception, la perception est présentée comme purement pragmatique. Le *Théétète* et Descartes au contraire nous jettent dans cette idée incontestable que la perception est accessoirement une fonction des sens, essentiellement une fonction de l'entendement. Il n'y a point de partie pour les parties ; car pour les parties il n'y a point de tout. Rien de ce qui a des parties ne fera jamais la liaison qui fait dire qu'il y a des parties. L'on ne peut point du tout dire ce que serait la représentation sans pensée. Dans la perception de l'espace, il y a des idées ; l'idée platonicienne soutient la perception la plus simple. Il ne faut pas croire qu'il y ait dans la philosophie de Platon des idées séparées ; Aristote a fait cette erreur, ce qui s'explique par ceci, qu'Aristote est comme le non vivant de Platon. Mais ici nous trouvons l'idée platonicienne dans la perception elle-même. Sans idées, il n'y aurait ni objet ni apparence, il n'y aurait pas cette connaissance d'un seul objet, d'un seul univers, qui est la connaissance. L'effort de la philosophie, comme a vu Kant, n'est pas de dire ce que la connaissance devrait être, mais ce qu'elle est ; il y a la mathématique, s'est dit Kant, et il faut chercher comment elle est possible. De même il y a la perception, je cherche comment elle est possible, et je trouve qu'elle n'est possible que par l'entendement. Dans la perception apparaît la même fonction qui apparaît universelle dans la géométrie : il n'y a qu'un seul univers pour tous les sens et pour tous les esprits ; nous sommes d'emblée dans l'universel, et aux deux sens du mot. 11 n'y a qu'un objet pour tous les esprits, objectif au même titre pour tout esprit. Aussi toute histoire de la perception est-elle sophistique autant qu'elle essaye de reconstruire la perception par éléments. Une représentation n'apparaît que comme signe d'une autre ; une sensation n'apparaît que comme signe d'un objet que les sens ne connaissent pas. Ce que nous voyons, ce que nous touchons, n'est pas objet des sens, « l'œil ne voit point, c'est l'esprit qui voit » disait un ancien grec. L'objet, c'est un concept, c'est une idée ;

c'est l'idée objective – mais ces mots font tautologie - qui porte la perception. L'idée d'univers est premièrement universelle.

Dans l'analyse du morceau de cire, la même idée est présentée, et encore plus dénuée d'arguments. Descartes est au coin du feu, maniant de la cire ; qu'est-ce que cela, se demande-t-il. Cela, c'est-à-dire non pas la cire des savants, mais la cire qu'il touche. Il approche la cire du feu ; aussitôt tout a changé, non pas seulement les qualités secondes comme couleur ou odeur, mais même ce qu'on appelle imprudemment qualité première. Or la même cire demeure ; personne n'en doute. Donc la vraie cire n'est pas ce que je vois et touche, elle est autre chose ; elle est objet d'entendement. Après l'analyse, il ne reste rien, sinon ceci, que la même cire demeure, que la même cire est toujours quelque part. L'idée ici, et c'est une grande idée, est que ce que j'appelle cire est toujours lié à tout l'univers, et n'en sera jamais chassé ; ce qui fait la véritable cire est qu'elle sera toujours dans le concert des choses quelque chose. Or cela, je ne le vois pas, et pourtant c'est cette même cire que je vois et touche. Personne n'en juge autrement. Dans la connaissance la plus commune, tout l'entendement est présent ; trouver ainsi l'entendement dans la perception, c'est apercevoir l'entendement même. La qualité première, l'étendue, ne demeure pas plus que les autres ; -pour mieux dire, ce qui reste, ce n'est pas l'image de l'étendue de la cire, c'est l'idée. L'objet perçu n'est pas perçu par les sens, il est connu par une inspection de l'esprit. Toute perception est soutenue par cet objet pensé, et pensé par chaque esprit pour tout esprit. Nous n'allons pas en quête d'un univers réel à travers des apparences subjectives ; nous n'avons de vues subjectives qu'autant que nous posons un univers réel, autant que nous posons un objet universel. Autrement la perception n'est pas. Nous n'avons jamais à sauter d'une image subjective à l'univers ; nous n'avons d'image subjective que de l'univers objectif. La pensée doit poser l'objet pour le penser. Il n'y a qu'un espace, cela veut dire qu'il n'y a qu'un espace pour moi, et qu'il n'y a qu'un espace pour tous ; c'est ce qui apparaît dans la géométrie. Mais ici c'est dans l'objet même que nous trouvons pour ainsi dire l'entendement sous les sensations.

La deuxième idée, plus facile à analyser, est celle d'apparence- ou de point de vue. L'apparence ne se suffit pas à elle-même, non plus que le point de vue. L'apparence n'a pas de sens seule, un point de vue sur l'univers n'a de sens que par l'univers, que par l'universel. Je connais la position de mon corps parmi les choses, position liée à l'apparence, et la loi, indépendante de moi, que cette apparence signifie ; cette loi est une notion d'entendement. C'est ce que montre l'exemple du cube. Personne n'a vu ni ne verra un cube, il n'y a pas au monde de point d'où nos sens saisissent un cube. Pourtant nous voyons des cubes. Si je vois le cube comme il est, c'est que je le pense comme il est ; c'est que je ne le pense pas comme je le vois. Je ne vois pas une apparence de cube ; je vois le cube, et par le cube l'apparence ; et cette apparence me renseigne sur la position de mon corps. Aucun sens, aucune imagination ne peut nous représenter le cube véritable ; le cube n'est pas un objet d'intuition, mais de -pensée discursive. Ce que j'ai dit, ce que j'ai prouvé, il n'est pas de sens qui puisse le voir, et c'est cependant ce que je vois. De même les trois angles du plafond, qui sont droits, nous apparaissent obtus ; personne ne peut voir l'angle du plafond comme il est. Pourtant nous le percevons comme il est ; c'est donc que nous le pensons en le percevant. La vérité de la pyramide exclut le point de vue, et pour tout homme ; ce que je perçois est un corps que je ne puis percevoir, mais seulement penser. L'apparence nous représente un objet pensé. Une maison ne peut être que connue discursivement. Il y a toujours quelque chose d'absent dans l'apparence, il n'y

a aucun point de vue d'où je vois la maison. N'importe qui connaît à la fois deux choses dans une maison, l'apparence et ce qu'elle représente ; en toute perception les deux parties de la Critique de la Raison Pure, Esthétique et Analytique, sont jointes. Il n'y a pas de perception sans connaissance discursive ; il n'y a pas de perception d'une maison sans la connaissance de cette maison vue du point de vue de Dieu, vue selon la perspective divine, c'est-à-dire sans perspective ; il n'y a pas de perception sans une connaissance géométriquement vraie. Mais comment déterminer cette connaissance ? Par la mesure. Par le transport d'un objet, l'on trouve dans la maison des rapports d'espace entre les parties, rapports indépendants de ma perspective ; sans ces rapports ma perspective n'a aucun sens. La perspective, si frappante dans les grandeurs apparentes, n'a de sens que par les grandeurs mesurées ; je sais les colonnes égales, mais intuitivement elles ne sont jamais égales. Elles ne sont égales que pour la connaissance discursive. Toute perception renferme à la fois l'apparence et le sens de l'apparence ; il faut penser pour percevoir... L'univers n'est perçu que parce qu'il est pensé. L'espace signifie quelque chose de plus que le moyen d'atteindre ; il signifie un univers réel, dont la réalité est posée par une idée universelle. L'espace signifie que tout esprit, de ma place, verrait et percevrait de même.

Nous naissons avec l'idée d'universel ; nous naissons dans l'universel. L'homme ne s'instruit pas seul. Il n'y a pas d'enfant isolé. Les premières connaissances sont acquises sous la forme du langage ; nous ne commençons pas par notre expérience particulière, mais par l'expérience universelle. L'enfant naît société, et, une fois né, règle ses pensées sur l'univers des nourrices. Il nous faut prendre notre parti d'avoir formé nos idées à travers les idées communes contenues dans le langage. Nous naissons dans une pensée commune à laquelle nous participons avant de participer à nos propres expériences ; nous sommes société avant d'être individus, et individus seulement par opposition avec le reste de la société. L'opposition du moi et du non-moi est une opposition abstraite ; l'opposition primitive est une opposition entre moi et un autre, tel que mon père ou mon frère. C'est une opposition soutenue par une identité, opposition entre moi et l'autre, qui sommes les mêmes. Tel est littéralement le premier monde que l'enfant ait pu percevoir. Ce paradoxe, que la perception d'une partie est toujours soutenue par la perception universelle se retrouve dans ce fait, que les premières connaissances de tout homme sont universelles en ce sens qu'elles sont humaines. La première connaissance naturelle, comme a vu Comte, est la langue ; d'où il a tiré son système pédagogique, selon lequel les enfants doivent étudier jusqu'à douze ans la poésie et le langage, et ensuite seulement les sciences dans l'ordre encyclopédique. Cette idée que l'enfant doit faire des lettres avant de faire des sciences, l'expérience de l'enseignement nous y ramène sans cesse. Ce paradoxe de l'éducation recouvre ceci, que l'idée universelle doit précéder l'expérience ; l'expérience de l'humain est la première expérience. Nous commençons par les humanités. Il faut s'instruire d'abord par l'idée universelle ; tel est l'ordre biologique. L'universel n'apparaît que par la preuve, mais est déjà en puissance dans la communication des idées par le langage. Des objets je pense ce qu'on m'y a montré, nommé. Dans l'univers je reconnais les concepts communs ; telle est la condition sociologique de toute expérience. Dans une oeuvre comme celle de Kant, cette idée n'est pas explicite ; il montre que l'histoire de Condillac n'est pas vraie, mais sans la remplacer par une autre. L'idée sociologique est restée ignorée jusqu'au milieu du XIXe siècle. L'enfant commence à percevoir d'après les perceptions des autres ; l'enfant parle avant de penser. Or, comme a dit Descartes, nous avons été enfants avant d'être hommes.

Jusqu'ici nous n'avons pas encore l'existence mais la supposition universelle de l'existence. Il faut mettre en lumière la présence de l'univers. Chacun comprend que ses sensations sont à lui autant qu'à l'univers ; mais ce que Je me représente comme existant en dehors de moi, ce ne sont pas des douleurs ou des fatigues, non plus que des sons ; c'est quelque chose qui m'attend. La moindre investigation sur mes perceptions repose toujours sur l'idée d'une loi constamment vérifiée. Percevoir, c'est vérifier continuellement la loi d'après laquelle l'existence extérieure ne dépend pas de moi, n'a aucun égard à mes volontés, à mes raisons. C'est ainsi. Nous ne cessons de le vérifier. La perception n'est possible que par cette expérience sans cesse recommencée. C'est cela qui est percevoir. Non seulement nous éprouvons mais nous éprouvons dans un ordre qui ne dépend pas de nous ; s'il fléchissait, si la résistance du monde n'était pas invincible, impitoyable, si le monde n'était la pure existence, nous ne percevrions pas. Nous formons dit-on, des images des choses, sans savoir si ce sont les images de quelque chose ; mais il n'est d'autres images que les images d'objets résistants. L'on ne peut explorer les images ; or ce qui soutient la perception à tout instant, c'est l'exploration. Si nous cessions un instant de sentir que nous n'y pouvons rien, nous ne pourrions percevoir. Nous ne sommes jamais dans l'ignorance de cette résistance invincible. Si nous n'étions tenus par cette nécessité, la connaissance qu'on appelle perception s'évanouirait. La même idée s'applique à l'imagination ; du moment que l'image ne correspond à rien de réel, ce n'est pas une image. Si nous ne sentons le monde entier peser sur nous, nous ne pouvons ni percevoir ni imaginer. Percevoir, c'est sentir la réalité du monde. Si l'espace était purement subjectif, ce ne serait pas l'espace. Les choses sont indifférentes. Dans l'existence, tout est équivalent, tout existe au même titre ; l'existence existe, nous ne pouvons dire plus. L'existence est l'idée la plus difficile à purifier ; on mêle l'existence à une foule d'idées de valeur. L'idée d'existence est une conquête des temps modernes. La fatalité est l'existence mêlée à des idées morales ; ce sont des choses obligatoires par l'existence, sans être objets de volonté. C'est ainsi que Jupiter est soumis au destin.

L'objectif

1. L'idée universelle (esprit humain)

- accord des esprits (démonstration)

2. Le témoignage humain (le monde commun)

- accord des actions et des signes (coopération)

3. L'ordre extérieur (l'investigation)

- le monde tel qu'il est

- l'existence

- qualités 2e et qualités 1ères

- les sensations n'existent pas comme telles hors de chacune